

"LE DEVENIR DU CHAMPION"

« Comme beaucoup d'entre vous l'ont demandé, voici le texte intégral de la table ronde du Congrès. Nous avons volontairement, conservé le style parlé du débat pour ne pas altérer sa spontanéité. Mais laissons la parole au Père Maucorps » :

Mesdames, Messieurs, je me permettrai de prendre très brièvement la parole pour essayer de situer le problème qui va nous occuper et jalonner un peu l'itinéraire que nous allons suivre.

De quoi s'agit-il ?

Les Jeux Olympiques, de par leur ampleur, leur caractère international, les ressources nécessaires à leur organisation, soulèvent une multitude de problèmes, médicaux, sociaux, économiques et politiques. Disons-le tout de suite, notre débat a pour ambition de s'engager dans une autre direction et d'étudier le problème humain : l'être et le devenir d'un athlète engagé dans l'événement olympique.

Chaque nation aspire à être bien représentée. Chaque nation exige beaucoup de ses sélectionnés et a tendance à s'intéresser à eux dans la mesure où ils lui font honneur.

Mais le sélectionné est un homme, placé dans un réseau de circonstances exceptionnelles. Que peut-il retirer de cette expérience pour son développement personnel et son insertion de sa vie sociale ? a-t-il les moyens de retirer un profit de telle période de sa vie qui le met en rapport avec tant d'hommes, tant d'événements et de milieux ? Comment relie-t-il cette existence assez exceptionnelle avec son passé et son avenir ?

En bref, l'expérience olympique peut-elle être ou a-t-elle été une éducation de l'homme ?

Ceci posé, voici ma première question :

La préparation et la participation aux Jeux Olympiques sont-elles pour vous une parenthèse dans le cours de votre vie, un temps à part, exceptionnel qui vous fait vivre matériellement, psychologiquement et sociologiquement dans un univers séparé de la vie réelle ? Ou bien cette préparation et cette participation aux J.O. sont-elles simplement un temps fort qui se rattache naturellement à votre passé et à votre avenir ?

Je pose la question et je me tourne vers M. Gueguen : auriez-vous quelque chose à dire sur ce sujet ?

R. GUEGUEN : Oui. La préparation des J.O. n'est pas seulement la période de 2 ou 3 mois où on est en stage pour préparer ces J.O., pour être dans la meilleure forme possible. C'est surtout les quatre, les cinq ou six années précédentes où on a pu d'une part suivre ses études et d'autre part préparer ces J.O., c'est-à-dire chercher à être le plus fort possible dans son sport.

Par exemple pour ma part, je pense que c'est surtout une distribution entre l'entraînement et les études. Le problème est de réussir à ne pas trop en faire et à en faire suffisamment, ne pas être trop fatigué pour continuer ses études, et à en faire suffisamment pour pouvoir progresser. Et en étalant la préparation sur quatre, cinq ans on arrive au pied des J.O. tout naturellement. Je pense qu'il n'y a pas de...

P. MAUCORPS : Dans le rattachement entre votre vie ordinaire avant les J.O. et les J.O. eux-mêmes, il n'y a pas eu de solution de continuité, c'est un seul courant.

R. GUEGUEN : Oui, c'est un seul courant, je pense.

P. MAUCORPS : Et par rapport à l'avenir ?

R. GUEGUEN : Alors maintenant il y a le problème qui se pose à moi. J'ai terminé mon service militaire, je vais reprendre mes études, je vais voir ce

que cela va donner, me rendre compte si je peux continuer à m'entraîner de la même façon ou si je dois ralentir un petit peu l'entraînement, pour voir au moins pendant les deux premières années, c'est-à-dire jusqu'en 1970 me consacrer plus spécialement aux études. Mais je pense qu'à partir de 1971-1972, si je suis toujours dans le coup comme on dit, je reprendrai l'entraînement beaucoup plus sérieusement.

P. MAUCORPS : Mlle Duprez, avez-vous le même sentiment ?

fois. Alors j'ai choisi et j'ai dit : il faut que j'arrête complètement les études et que je fasse uniquement la natation.

P. MAUCORPS : Il y a donc eu coupure ?

B. DUPREZ : Complètement coupure.

P. MAUCORPS : Et maintenant, pour ce qui est de l'avenir ? Avez-vous pu à la suite des J.O. reprendre votre vie courante sans une espèce de réadaptation psychologique ?



De g. à dr. : le P. Maucorps, M. Clare, B. Duprez, M. Magakian, G. Fenouil, R. Gueguen et J. Maigrot.

B. DUPREZ : Pas du tout !

P. MAUCORPS : Pas du tout ! Ah !

(Brouhaha dans la salle).

Mlle Duprez, est-ce que vous pourriez vous expliquer ?

B. DUPREZ : Eh bien, la natation cela représente énormément de travail. Cela représente au moins trois heures par jour. C'est un effort tellement constant, en sortant de l'eau on est tellement vidé moralement et physiquement qu'on ne peut pas nous demander de faire un effort intellectuel par la suite. C'est impossible.

Ainsi, cette année, l'année des J.O., l'année 1968, j'ai été obligée de complètement arrêter mes études parce que je me disais : j'ai une chance d'aller aux J.O. C'est très important, cela vaut le sacrifice d'arrêter complètement mes études, car dans ce cas-là c'est impossible de faire les deux à la

B. DUPREZ : Il y a réadaptation psychologique, d'autant que j'ai compris qu'à partir de ce moment-là il fallait que je fasse un choix. Jusqu'à maintenant, c'était la natation, j'avais un niveau à tenir. Maintenant je suis à un niveau quand même assez élevé, il faut que je le tiensse, ou bien alors il faut que je me retire.

Je comprend très bien que j'ai le choix, il faut que je fasse un choix et j'ai choisi d'arrêter complètement la natation et de me consacrer à mes études. Disons qu'il y avait un recyclage à faire, complet, parce qu'il y avait toute ma psychologie à remettre en route, à remettre à flot puisqu'il fallait... Tout un style de vie à reprendre puisque depuis quatre ans je n'ai fait que de la natation pour ainsi dire et il fallait reprendre complètement un nouveau rythme de vie.

(Suite page 6)

LES CHAMPIONS : DES BETES A

LE MONDE DE LA HAUTE COMPETITION

P. MAUCORPS : Mademoiselle, est-ce que je peux vous presser encore un peu plus dans vos retranchements ?

B. DUPREZ : Bien sûr.

P. MAUCORPS : Je distingue dans ce que vous avez dit :

— Une réadaptation pratique qui vous oblige à un choix : ou le sport intensif, ou les études, ceci est clair.
— Et vous m'avez parlé également d'une réadaptation psychologique, donc qui intéresse vos réactions dans la vie normale.

Estimez-vous par conséquent que le fait d'avoir vécu intensément la vie sportive avant et pendant les J.O. vous ont rendu difficile la réadaptation à la vie sociale ordinaire ?

B. DUPREZ : Oui. Parce que c'est un monde, le monde de la haute compétition, c'est un monde pas tout à fait... mais on ne peut absolument pas le comparer.



De g. à dr. : Michel Rousseau, le Dr. Fournet, J. Cocharde et Lays Van Lee.

Je ne sais pas, notre vie à nous, des filles comme nous qui sommes un exemple pour la France, n'est pas du tout la vie d'une fille qui travaille ou d'une fille qui est à l'école ou d'une fille normale, qui a une vie tout à fait normale.

Nous, on a les stages continuellement, on est obligé de vivre en communauté, de faire des sacrifices, c'est surtout cela.

Et bien sûr, une fille, je dirai des filles normales, (c'est un drôle de terme), on des sacrifices à faire pour leurs études par exemple, mais nous les nageuses, on a énormément de servitudes, de sacrifices également.

P. MAUCORPS : Par conséquent, pour essayer de résumer ce que vous venez de dire, la façon dont on vous fait vivre pour vous maintenir à un niveau de compétition, cette façon dont on vous fait vivre vous ne la retrouvez pas dans la vie normale.

B. DUPREZ : Non.

P. MAUCORPS : Est-ce que M. Rousseau serait du même avis ?

M. ROUSSEAU : Je suis tout à fait d'accord avec ce que vient de dire BENEDECITE, mais en fait pour moi le problème ne se pose pas de la même façon, étant engagé beaucoup plus qu'elle dans le contexte sportif.

C'est-à-dire que moi, j'ai complètement abandonné mes études. Pour moi, il n'y a plus deux solutions. Je suis obligé vraiment de continuer dans ce sens-là.

Justement, moi je pense que c'est tout de même une tare, étant donné qu'au début j'aurai quand même pu être dirigé justement vers cet équilibre des deux forces, c'est-à-dire la natation et de l'autre côté la vie. Je pense que moi je suis peut-être trop enfoncé pour reprendre place dans la vie, ce qui m'oblige à continuer un certain temps dans le sport.

P. MAUCORPS : Vous vous trouvez par conséquent sans alternative. N'est-ce pas parce

que la façon dont vous avez vécu ou dont on vous a fait vivre ne vous laisse plus de choix possible ?

Vous ne pouvez plus que continuer dans la même voie. Alors, à ce moment-là, je vous pose la question, délicate je le reconnais, est-ce que vous vous sentez responsable de cette situation ? Ou est-ce que vous l'imputez à d'autres influences ?

M. ROUSSEAU : Je pense que bien sûr je m'en sens responsable pour une petite partie, mais je pense aussi surtout que j'ai certainement subi l'influence des entraîneurs que j'ai eu, de tout mon entourage qui n'a même pas essayé de me faire comprendre que le sport c'est une belle chose mais qu'en fait à côté il y avait une chose meilleure qui est de vivre sa vie, ce qui est quand même meilleur que de s'engager dans le sport.

(Applaudissements, brouhaha, « chut !... »)

UNE EXPERIENCE ENRICHISANTE

P. MAUCORPS : On continue ! ça va ?

Pour essayer de procéder avec méthode, je pose une seconde question. Nous essayons de constater d'abord, je crois que c'est la meilleure façon de procéder.

Quelles que soient les difficultés que chacun d'entre vous, Messieurs les Athlètes, avez rencontrées pour rentrer dans l'atmosphère après avoir été mis sur orbite olympique, est-ce que vous estimez, après réflexion, que l'expérience que vous avez vécue a développé en vous des qualités qui vous seront utiles dans la vie de tous les jours ?

Qu'en pensez-vous, M. Cocharde ?

J. COCHARD : ...Pour les athlètes, ce n'est pas comme pour les nageurs, on s'entraîne cinq fois par semaine, quatre fois selon le temps dont on peut disposer, même quatre fois suffisent. En conséquence, si on le veut, on peut mener les deux parallèlement.

P. MAUCORPS : Oui. Seulement vous ne répondez pas exactement à ma question. Je demande si tout l'expérience que vous avez vécue, vous spécifiquement qui avez la chance d'avoir participé à deux J.O. estimez-vous qu'il y a eu en vous développement de qualités, qualités personnelles de caractère, d'imagination, de sensibilité qui vous permettent de mieux vous placer dans la vie ? Est-ce que le bilan est positif ?

J. COCHARD : Si je vous ai fait ce préambule, c'est justement pour vous dire que nous sommes contraints à moins de sacrifices que les nageurs. De toutes façons, on en retire beaucoup d'avantages, entre autres l'affermissement du caractère, de la personnalité, on se stabilise ; mais le gain est moindre, n'est pas en rapport avec le...

P. MAUCORPS : Ah ! Le gain n'est pas en rapport avec le sacrifice. Vous reconnaissez qu'il y a un gain, mais vous contestez la relation entre le gain et le sacrifice.

J. COCHARD : Je me suis mal exprimé, les gains pour nous sont en rapport, mais ce qu'il faudrait savoir, c'est pour les nageurs.

P. MAUCORPS : Oui, mais je parle de votre cas dans l'atmosphère de l'athlétisme.

J. COCHARD : Dans mon cas les gains sont supérieurs aux sacrifices.

P. MAUCORPS : Les gains sont supérieurs aux sacrifices ?

J. COCHARD : Certainement dans mon cas personnel.

P. MAUCORPS : Mais, est-ce que vous pouvez, je m'excuse de vous presser, nous dire par exemple ce que seraient certaines qualités soit chez vous, soit chez vos camarades qui se sont accrues, développées par cette expérience et qui donnent une plus-value à l'individu.

J. COCHARD : Je pense que quand on fait de la haute compétition pendant très longtemps, je précise pendant longtemps, on acquiert un sentiment de modestie. Si on en fait pendant un ou deux ans, on risque de passer à côté avec les succès. Finalement quand on en fait pendant assez longtemps, on a pas mal de revers, on apprend à être modeste.

(Applaudissements).

D'autre part pour mon cas personnel toujours, il y a quelques années, vous m'auriez invité à cette table, je ne serais certainement pas venu, cela m'a donc permis d'affirmer ma personnalité.

P. MAUCORPS : Est-ce que je peux poser la même question à M. Nicolau ?

Ch. NICOLAU : Il est certain qu'une expérience comme les J.O. est quelque chose de formidable et en particulier le sport de compétition apporte une assurance et une maîtrise de soi-même que des individus, je dirai normaux, parce qu'on est relativement normaux.

(Rires et applaudissements).

que des individus normaux ne trouvent pas. On a des contacts qui sont au-dessus de la moyenne. On peut acquiescer aussi une ouverture d'esprit si l'on sait profiter des occasions qui nous sont offertes de voir, nous faire connaître des gens, des civilisations et des mondes différents. Alors, pour moi, le sport de haute compétition m'a apporté énormément.

P. MAUCORPS : Je résume. Vous venez de dire, d'apprécier du moins sur deux aspects : d'un côté maîtrise de soi.

Ch. NICOLAU : C'est certain.

P. MAUCORPS : De l'autre côté ouverture d'esprit.

Ch. NICOLAU : C'est sûr.

P. MAUCORPS : C'est-à-dire conscience d'autres civilisations, conscience d'autres...

Ch. NICOLAU : Problèmes également.

P. MAUCORPS : Problèmes posés par les pays en question, d'autres types d'humain avec leur tournure d'esprit, etc.

Ch. NICOLAU : Oui, c'est cela.

CONSCIENCE DES AUTRES

P. MAUCORPS : Bon ! Estimez-vous qu'il y a également progrès dans la sensibilité aux autres, dans l'imagination, c'est-à-dire dans la façon de se représenter ce que les autres peuvent penser et sentir.

Ch. NICOLAU : Bien sûr. Tous les athlètes, tous les sportifs qui font de la haute compétition sont invités à s'inspecter. Des lors en connaissant les problèmes qui l'on ressent, en les résolvant, on arrive à connaître plus facilement les individus qui sont en face de nous et à résoudre leurs problèmes.

P. MAUCORPS : Vous estimez par conséquent, que l'athlétisme par exemple, où l'on court à côté de quelqu'un sans armes ni armure vous oblige à le sentir. Cela développe en vous une certaine faculté d'analyse.

Ch. NICOLAU : C'est certain.

P. MAUCORPS : Ceci est très intéressant.

Ch. NICOLAU : La compétition et surtout l'entraînement, parce que nous pratiquons tous un sport individuel et l'entraînement est assez rigoureux et désagréable parfois. Alors on nous demande beaucoup de volonté. La compétition parfois, ce n'est rien par rapport à l'entraînement. On a une certaine crainte, une certaine peur de la compétition, mais le plus dur se fait à l'entraînement. Parce que, quand vous vous trouvez en hiver, qu'il fait froid, qu'il faut vous entraîner, il faut tout de même qu'on ait une certaine volonté, une certaine... et en natation, c'est encore plus dur, plus long.

P. MAUCORPS : Par conséquent, vous estimez que vos facultés intellectuelles, vos facultés supérieures comme l'on dit, ne sont pas inactives pendant cette pratique sportive.

Ch. NICOLAU : Absolument pas.

P. MAUCORPS : Mais au contraire, vous semblent-elles actives ou simplement exploitées ?

Ch. NICOLAU : Elles sont actives, puisqu'on ne les exploite pas, mais certainement à fond. Nous nous creusons davantage que l'individu normal.

P. MAUCORPS : Je voudrais poser à M. Fenouil, s'il le veut bien, la question suivante. Je rappelle notre perspective, j'espère que ce n'est pas trop abstrait.

(Protestations dans la salle : Non, non).

La question est peut-être indiscrète, mais je ne vous demande aucune confiance. Je dois rester sur le plan général, mais, à mon avis, elle me semble importante.

Quand vous êtes retombé dans la vie normale, est-ce que l'expérience des J.O. vous a donné une nouvelle façon d'aborder la vie et de la conduire, une façon différente de la regarder et de l'aborder ?

G. FENOUIL : Oui, une nouvelle façon certainement. Mais je



Pas de problèmes de reclassement pour les skieurs...

pense que mon cas est différent, parce que quand je suis parti aux J.O. j'avais un travail et quand je suis revenu des J.O., je n'ai plus eu de travail.

(Rires).

P. MAUCORPS : Oui, mais ce fait est un élément extrêmement important.

(Brouhaha).

Donc ce n'est pas tellement vous qui avez changé dans votre façon d'aborder la vie, c'est la vie qui ne s'est pas présentée à vous de la même manière. Et est-ce que vous estimez que ce que vous avez fait avant, vous permettrait de reprendre ce que vous aviez entrepris ? Ou bien, est-ce que c'est cette coupure qui vous a interdit de continuer ?

G. FENOUIL : Je crois que jusqu'avant le départ aux J.O., j'ai pu mener de front mon travail et le sport. Mais lorsque je suis parti aux J.O., nous sommes partis deux mois avec le stage pré-olympique à Font-Romeu, le patron chez qui j'étais devait absolument prendre quelqu'un d'autre à ma place.

M. MAUCORPS : Ah bon ! Votre absence a provoqué un changement de personnel dont vous avez été victime. Est-ce que vous avez pu rattraper ?

G. FENOUIL : Oui, je pense que je vais retrouver du travail. Il faut que je cherche. Depuis que je suis rentré de Mexico, je n'ai pas encore trouvé.

(Exclamations).

QUELQUE CHOSE DE CHANGE ?

P. MAUCORPS : Je voudrais poser la question que j'ai posée à M. Fenouil, qui évidemment se trouve en difficulté pour répondre, à M. Gueguen par exemple.

Est-ce qu'au retour de Mexico, en reprenant la vie ordinaire, vous avez senti qu'il y avait quelque chose de changé en vous, à l'intérieur de vous, que vous regardiez la vie d'une autre façon ?

R. GUEGUEN : En fait non, cela revient à ce que je disais tout à l'heure. Pour moi, les J.O., cela a été simplement une étape. Si vous voulez j'ai eu la chance d'être sélectionné, j'ai vécu l'aventure olympique. Pour moi en ce sens cela m'a apporté beaucoup, et maintenant je continue le cycle normal de mon travail. Et je vais continuer à préparer toujours cela de la même façon.

Je crois qu'il ne faudrait pas comparer le sport et les études, mais les sports et les études, parce que qu'on fin de compte il y a autant de problèmes que de sports. Moi, par exemple, je n'ai pas le même problème que les nageurs et les athlètes. Pour moi, les sports que je pratique, ce sont des sports de loisir, des sports de plein air, moi je les fais pendant mes heures de détente, c'est mon loisir.

P. MAUCORPS : Je ne pensais pas spécialement au sport lui-même, je pensais à tout l'ensemble des J.O., à ce qui s'effectue avec beaucoup d'intensité dans un milieu différent, avec des facilités matérielles exceptionnelles. Est-ce que tout d'un coup revenir à la vie ordinaire ne pose pas de problèmes ?

R. GUEGUEN : La compétition apporte comme on disait tout à l'heure une certaine maîtrise de soi, une certaine confiance en soi. Je vois l'avenir avec confiance. Je sais ce que je peux faire lorsque je travaille. Non, je suis optimiste.

P. MAUCORPS : Votre voisin, je crois, voudrait ajouter quelque chose.

Ch. NICOLAU : Il m'a semblé comprendre que vous posiez la question : est-ce qu'en revenant des Jeux, on avait trouvé un changement, on avait retiré quelque chose ?

Disons que les J.O. sont le but de tout athlète, et comme chaque fois qu'un individu se choisit un but dans l'existence, il veut y arriver. Alors quand on va aux Jeux et qu'on l'a mérité, et quand on en revient, on a la satisfaction du devoir accompli. Vous voyez ce que je veux dire. On a donc une satisfaction d'être allé aux Jeux, c'est une satisfaction morale, intellectuelle éprouvée à la suite d'une certaine réussite parce que le but que l'on s'était fixé a été atteint.

LE ROLE DES DIRIGEANTS

P. MAUCORPS : Alors, je voudrais poser une question à Messieurs les athlètes. Je voudrais m'adresser à Mlle Duprez.

Quel rôle, les dirigeants, les entraîneurs, tous ceux qui s'occupent de vous peuvent-ils jouer pour vous aider à transformer l'expérience olympique en véritable éducation, préparation à la vie de tous les jours ?

Est-ce que vous trouvez qu'ils ont un rôle à jouer ? Et comment le jouer ?

CONCOURS OU LES HOMMES ?

B. DUPREZ : Ils ont certainement un rôle à jouer, mais en natation, à part quelques fois, vraiment, je ne vois pas tellement le rôle éducatif qu'ils ont joué pour moi.

(Rires, brouhaha).

Je me souviens particulièrement d'un voyage à Stockholm, en Suède, le seul truc qu'on a vu c'était l'aéroport. La piscine, l'hôtel, l'aéroport, ainsi de suite. Voilà ! Alors, en sortant de l'avion à Orly, maman était là. Elle m'a dit : « Alors c'était bien la Suède ? »

(Rires, applaudissements).

Je crois que c'est un peu superficiel. Il y a cependant des exceptions : je me souviens particulièrement que, lors de notre voyage à Mexico, nous avons été au Yucatan, en particulier, voir la civilisation des Mayas. Evidemment c'est cela qu'il faut faire. D'accord, il y a un côté sportif, mais il faut quand même ne pas ignorer le côté culturel. D'autant que c'est nous, abaisseurs, c'est reconnaître qu'on est complètement idiot. Je ne sais pas moi, plusieurs fois cela m'est arrivé, j'ai été très vexé quand on nous refusait un accès. J'ai été plusieurs fois en Amérique, je n'ai pour ainsi dire rien vu.

P. MAUCORPS : Par conséquent, votre bilan était assez négatif.

B. DUPREZ : Oui. Je le reconnais. Oh oui ! c'est assez négatif. Je ne veux pas dire que c'est tout à fait négatif, bien sûr, par exemple, Mexico.

Je saurais parler du Mexique. Mais plusieurs fois on m'a demandé de parler des Etats-Unis. Eh bien ! Vous savez comment c'est les Etats-Unis, c'est tout à fait compartimenté, je n'ai vu qu'un compartiment et voilà ! Je regrette de n'avoir pas vu le reste.

P. MAUCORPS : Donc, je résume votre pensée et vous me direz si je l'ai bien saisie. Vous estimez que ceux qui ont la charge de vous n'ont pas su concilier le côté performance, le côté sportif et le côté culturel.

B. DUPREZ : Oui.

P. MAUCORPS : Voilà ! Oui. Et le oui est net. (Rires, applaudissements). Vous avez même prononcé une parole qui en disait long : « J'ai l'impression qu'on nous prenait pour des idiots. » N'est-ce pas ?

B. DUPREZ : Oui.

P. MAUCORPS : Et, par conséquent, puisque votre franchise ne connaît pas de limites.

(Rires).

Voulez-vous me permettre de vous poser une autre question : avez-vous eu l'impression d'avoir été utilisée, je dis bien utilisée, à cause de vos performances, ou au contraire considérée comme un être humain ?

B. DUPREZ : Ah !... Vous me posez une question... De toutes façons, moi, comme l'arresté, je n'ai plus rien à perdre.

(Rires et applaudissements).

La natation, l'impression que cela donne et, d'ailleurs je ne sais pas la seule à l'avoir, c'est celle d'être pressés comme des citrons.

P. MAUCORPS : Pressés comme des citrons !

B. DUPREZ : On exploite toutes nos possibilités, physiques et après c'est terminé. On nous rejette. Dans le sport c'est un peu comme cela. On se sert de nous au maximum et puis après c'est terminé, on n'a plus rien, plus aucun recon.

Par exemple, Michel, une fois qu'il aura terminé la natation et qu'il aura vingt-deux ans, il sera complètement fini pour la natation, eh bien ce sera terminé, on ne s'occupe absolument plus de lui en tant qu'humain. Il ne présentera plus aucun intérêt pour la natation sportive, pour la natation, voilà !

(Applaudissements).

P. MAUCORPS : Messieurs, je résume bien mal, mais j'espère comprendre cela : être pressé comme un citron, être considéré comme un idiot, être laissé tombé parce qu'un citron n'a plus à donner une seule goutte, ce sont des propos assez graves.

Qu'est-ce qu'en pense par exemple M. Collard ? Est-ce qu'il a l'impression que les dirigeants pour des raisons que j'ignore ne peuvent pas s'occuper de tout l'être humain et qu'il existe des impératifs sportifs qui empêcheraient vraiment de jouer ce rôle éducatif ?

C'EST LA FRANCE QUI REJETTE LES SPORTIFS

M. COLLARD : Je m'excuse, je vais peut-être être assez dur, mais pas du tout dans le même sens que Bénédicte. Bien que je comprenne très bien sa position.

Malheureusement, pour moi, ce n'est pas une question d'entraîneur, ni de dirigeant, car il y a des dirigeants qui sont extrêmement dévoués. Il y a un certain nombre d'entre eux, malheureusement pas assez, et des entraîneurs qui essaient de faire le travail qu'on leur a confié.

Je pense que ce ne sont pas les entraîneurs, ni les dirigeants des fédérations, ni les dirigeants d'organismes sportifs à qui on peut reprocher cette carence. Car tous autant qu'on est, je connais beaucoup de camarades qui ont le même état d'esprit que moi, on essaye de donner au maximum aux athlètes ce qu'on appelle d'un terme générique si vous voulez la promotion sociale qui peut être plutôt une promotion intellectuelle, une promotion morale.

Malheureusement, il faut bien le dire, c'est la France entière qui rejette les sportifs. Et je crois que c'est cela le problème. Vous savez qu'il y a en France extrêmement peu de pratiquants du sport, et d'une façon générale on considère un peu les sportifs comme des gros bras et des petites têtes.

B. DUPREZ : Oui.

M. COLLARD : Ce ne sont pas les dirigeants sportifs qui sont à mettre en cause, c'est l'ensemble de la nation française, et je crois que ce qui est arrivé à Fenouillet, un cas typique. Quand quelqu'un qui pourrait avoir la fierté d'avoir chez lui un champion du style de Fenouillet, sous prétexte qu'il est absent deux mois, le met à la porte, moi, j'estime que c'est un scandale.

(Applaudissements).

Il est certain que dans les déplacements internationaux, effectivement on voit souvent les aéroports, les hôtels, les aéroports, c'est vrai. Malheureusement ceci est dû à un état de fait. C'est-à-dire que quand on part pour faire des compétitions internationales, très souvent c'est en week-end, parce qu'on ne peut pas manquer l'école, on ne peut pas manquer le travail.

D'autre part il n'y a pas d'argent pour permettre aux athlètes de rester vingt ou quarante-huit heures pour faire une visite du pays ou discuter avec des gens du pays, pour avoir des contacts intellectuels ou des contacts même politiques, sportifs, tout ce que vous voulez.

Il y a tous ces problèmes qui jouent parce que la France est organisée de cette façon que le sportif doit se battre non seulement contre ses adversaires, mais en plus se battre contre les Français eux-mêmes.

(Applaudissements).

P. MAUCORPS : Je vais essayer de résumer la pensée de M. Collard. Je crois que c'est la simple honnêteté. Et si je me suis trompé, il ne manquera pas de me le dire.

M. Collard, répond aux griefs qu'a exprimés Mlle Duprez, en disant que la responsabilité de ce manque d'éducation à l'intérieur même du sport incombe au public français, au peuple français, sans doute aussi qu'il exige, vu la pénurie des

champions, un maximum de rendement de ceux qui existent.

M. COLLARD : Non, ce n'est pas exactement cela, me semble-t-il. Il est normal que l'on exige, tout au moins que l'on attende des champions un rendement maximum. Mais ce qui est très gênant, à mon avis, ce qui constitue la cause profonde du malaise, c'est qu'il y a très peu de ces champions, qu'ils ne se présentent pas comme l'aboutissement normal d'une masse qui pratique le sport à différents niveaux en partant de la petite compétition.



Portant sur ses épaules son trac et les espoirs de tout un pays, l'athlète, redevenu homme, est oublié par la nation.

Car à mon sens il faut qu'il y ait de la compétition. Je pense que le sport qui consiste à faire un petit tour de footing dans le bois, sans adversaires, pour des jeunes j'entends, ce n'est pas valable. Ce n'est pas une méthode de formation de caractère. Mais la compétition peut être extrêmement étalée.

Il est bien évident que la compétition olympique, qui se situe au plus haut niveau, demande de la part des jeunes qui ont l'honneur d'y participer, car je crois que c'est un honneur, des efforts considérables.

Seulement, je pense que c'est toute l'organisation de toute la nation qui fait que du fait qu'on a très peu de monde, ceux qui sont en vedette ont tout sur les épaules, ont la responsabilité du prestige français car cela compte énormément. Et quand en tant que chef de la délégation française à Mexico, je savais au fur et à mesure des jours qui rapprochaient de la cérémonie d'ouverture, on sentait la tension monter. On sentait que ces garçons et ces filles qui sont très peu nombreux, qui ont fait des efforts considérables, du fait de la presse d'ailleurs, de la presse d'une façon générale, bien que certains journalistes essaient de les comprendre, mais on les charge vraiment de toute la nation française.

Toute la nation française est sur leurs épaules, c'est extrêmement grave.

Bien sûr, si vous le voulez, ils se sentent poussés, on leur demande beaucoup c'est évident. Seulement si le sport était mieux considéré qu'il ne l'est dans notre pays, s'ils avaient la conviction et la certitude qu'avec tous les efforts qu'ils font, à leur retour des jeux et que par exemple leurs derniers efforts, ils pourraient rentrer chez eux la tête haute, et que ce seront des personnalités qui seront considérées du fait que la France entière a compté sur eux pour des J.O., peut-être qu'à ce moment-là ils auraient moins l'impression d'avoir été pressurés, comme le disait Bénédicte tout à l'heure.

P. MAUCORPS : J'ai tout de même l'impression cependant que vous venez d'abandonner dans mon sens quand vous dites : puisqu'il y a pénurie de champions en France, ceux qui ont réussi à émerger et qui vont représenter la France sentent peser sur eux la responsabilité de la représentation française.

Et vous dites, quand ils rentrent en France, le public français et le peuple français est responsable parce qu'on ne leur offre pas une situation correspondant à leurs efforts. Mais cela est une autre question.

donc de cette masse de pratiquants, mais ils arrivent un peu poussés par leurs qualités et peut-être aussi par le lieu où ils ont commencé à pratiquer et leur entourage, le milieu entraîneur si vous voulez, les moyens qu'on leur a apportés et qui les ont fait monter très vite dans la hiérarchie sportive.

Et il se trouve des sports qui sont beaucoup plus naturels, moins techniques. Il y a une technique à partir du moment où on travaille au sommet. Car on peut trouver un athlète qui brutalement va vous battre un record du monde comme Beamon, qui a sauté 8 m 90 et aux Etats-Unis, il y a deux ou trois ans on ne le connaissait pas tellement.

Dans notre sport en gymnastique c'est assez difficile et dans d'autres sports aussi c'est assez difficile de dégager des champions. Donc je crois qu'au départ, l'important est de savoir pourquoi l'enfant fait tel ou tel sport. Parce qu'ensuite, M. Collard, la précision et les athlètes aussi l'ont précisée, ils représentent une minorité et ce pourcentage est facile à établir en France. Il y a un pratiquant sportif sur 1.000 qui est predisposé à la compétition et je ne parle même pas de la compétition au sommet, c'est-à-dire au niveau des J.O. Les autres on n'en parle pas.

Ceux qui pratiquent le sport à titre de loisir, dans un but formatif et éducatif, et dans cette fédération on y pense énormément n'est-ce pas, eh bien on n'en parle pas. On ne parle que du champion. Or, le champion qui est-ce ? D'abord disons une petite minorité et le problème des J.O. est un problème, vous l'avez écarté en disant on n'en parlera pas, mais c'est vraiment un problème plus lointain de notre débat.

Car, en définitive, le sportif au sommet si on lui pose une question : pourquoi faisiez-vous tel sport ? et je vais prendre l'exemple de la gymnastique. J'ai été amené à le préciser très souvent. Les enfants qui viennent à la gymnastique sont soit ceux qui sont un gros, soit trop maigres, soit qui ont des scoliose, des syphos, qui sont je dirai presque, j'emploierai le terme d'anormaux et qu'on amène à la gymnastique (Brouhaha et murmures de désapprobation).

pour essayer oui... je m'excuse mais je dois parler. Eh bien, tout le système, comme le disait M. Collard, le système national est mis en cause, car s'ils vont dans les associations, s'ils vont pratiquer un sport défini, c'est pour essayer de trouver, pour suppléer un peu à certaines carences, essayer de compenser ce qu'ils ne trouvent pas dans le domaine de l'école.

Ce côté sportif compétitif rejoint énormément ce côté éducatif et formatif, car c'est un problème fondamental. Alors je voudrais aussi ajouter que lorsque l'on parle de sport aux J.O. et lorsque Mlle Duprez a signalé qu'elle était pressée comme un citron, ce n'est pas uniquement pour les J.O. C'est parce qu'en plus elle a un calendrier international extrêmement étoffé, qu'environ 250 jours par an elle est en stage ou en déplacement et effectivement elle ne peut pas par suite de ce calendrier international mener de pair ses études et le sport de haute compétition, et il faut dissocier comme l'ont signalé les athlètes le côté du sport pratiqué et le but à atteindre.

P. MAUCORPS : ...du côté culturel et encore du côté humain et si on peut remédier à cette situation tout en maintenant un certain niveau sportif.

LES MOTIVATIONS DU SPORTIF

M. MAGAKYAN : Je pense qu'il faudrait d'abord poser la question aux athlètes : « d'abord pourquoi font-ils du sport ? » Dans le domaine de la gymnastique, puisque c'est ma formation, j'ai été amené à poser cette question à des représentants aux J.O. et à des représentantes aussi.

Tres souvent ils arrivent à ce niveau mondial en ayant pratiqué une activité sportive. Ils sortent

P. MAUCORPS : Oui, je remercie beaucoup M. Magakyan. Je n'ai pas à prendre parti dans le débat, mais je n'ai pas été très convaincu pour ma part.

(Rires.)

Bon, alors, je voudrais maintenant demander à M. Loys Van Lee si, lui qui est resté tout le temps à Mexico, serait du même avis qu'une revue américaine. Je la cite : « Time Magazine », estimant que c'était l'une des premières fois que les J.O. se déroulaient dans une atmosphère plus humaine, un cadre de civilisation plus ouvert et avec des possibilités de culture offerte aux athlètes.

Je sais que cela n'a pas été l'avis de tout le monde, qu'en pensez-vous M. Loys Van Lee ?

(Suite page 8)

La France ne mérite pas ses champions !

(Suite des pages 6 et 7)

LE CLIMAT DES JEUX

LOYS VAN LEE : Eh bien ! Quant aux possibilités de culture, il est certain que le Mexique est une chose merveilleuse parce qu'avec les civilisations tolèque, azèque, maya, il est certain que l'athlète qui aurait pu séjourner une quinzaine de jours au Mexique en aurait acquis un enrichissement certain. Malheureusement, je crois que la plupart des athlètes sont restés 3, 4, 5 jours et certainement ils ont acquis des connaissances non seulement culturelles, mais encore humaines, utiles, lorsqu'on a vu le Mexique, c'est quelque chose de tout à fait différent de l'Europe à tous les points de vue.

Maintenant au point de vue sportif, alors, moi, qui ai suivi de nombreux jeux, je dois dire que le climat le plus sensationnel au point de vue sportif, a été celui d'Helsinki en 1952.

(Applaudissements.)

P. MAUCORPS : Je ne voulais pas dire au point de vue sportif.

LOYS VAN LEE : Au point de vue sportif, non pas seulement par les performances sportives, mais encore par le comportement du spectateur. Vous comprenez ? Vraiment à Helsinki où l'on voyait un monsieur lancer le javalot à 70 - 75 mètres, c'était alors une performance extraordinaire, on voyait le javalot partir et on entendait les 50 000 spectateurs du stade d'Helsinki pousser des « Ha » se rendant compte qu'ils allaient assister à une belle performance.

On disait au 800 mètres qu'au passage c'était 52", vous entendiez « oh » dans tout le stade. Tandis qu'à Mexico, on n'entendait rien de tout cela. Evidemment quand il y avait un athlète mexicain on entendait « Mexico, Mexico, Ha, Ha, Ha ».

(Brouhaha, applaudissements.)

Je crois qu'au contraire à Mexico, le public était moins sportif et moins enthousiaste au point de vue sport que lors des précédents jeux olympiques.

P. MAUCORPS : Je crois que nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes.

(Rires.)

Je ne parlais pas de la cuvette du stade, mais je parlais plutôt de tout ce qui n'est pas le stade. Il paraît que quand on se promenait dans la rue, il y avait une urbanité, une humanité, un désir de contact, qu'on pouvait entrer en relation avec des gens, qu'il y avait de petites restaurations pittoresques, pas chers, enfin qu'on pouvait prendre une véritable conscience de ce que représentait le peuple mexicain.

Enfin bref, qu'il y avait une espèce d'humanité ambiante qui était bonne pour les athlètes et qui les faisait sortir de leur univers sportif.

LOYS VAN LEE : Ecoutez, mon Père, je crois que premièrement, les athlètes n'ont pas eu l'occasion de se promener beaucoup dans Mexico.

P. MAUCORPS : Qu'en pensent les athlètes ?

Ch. NICOLAU : Eh bien, moi, j'ai bien eu l'occasion de visiter Mexico.

Maintenant je crois que j'ai une vision de la ville de Mexico qui est assez claire. Tant que j'ai eu mes compétitions, il n'était pas question de sortir, mais j'ai eu terminé le 20.

B. DUPREZ : Voilà justement, voilà !

P. MAUCORPS : Allez-y, Mademoiselle.

(Voix de Nicolau qui continue mais que l'on ne comprend pas.)

B. DUPREZ : Il a terminé le 20 octobre, on a terminé plus tard, alors là...

(Brouhaha, applaudissements, voix diverses dans le micro.)

UNE VOIX : Elle n'a terminé que le 27.

B. DUPREZ : C'est cela.

Ch. NICOLAU : Mais elle aurait pu sortir avant aussi.

B. DUPREZ : Oh ! (avec un éclat de rire.)

Ch. NICOLAU : Dans les huit premiers jours, on ne pouvait pas s'entraîner. On venait d'un climat

tout à fait différent. Il y avait une différence... j'en ai profité.

P. MAUCORPS : Et tous les athlètes pouvaient en profiter ?

B. DUPREZ : Non, non, non. (Rires, brouhaha.)

Notre entraîneur nous a entraînés du début à la fin, il n'y avait pas de période d'adaptation.

P. MAUCORPS : C'était un obsédé.

Ch. NICOLAU : C'est le problème de la natation. La natation c'est le problème de l'entraînement.

P. MAUCORPS : Donc, me semble-t-il, nous distinguons le domaine de la natation où il semblerait qu'il y ait eu comme une espèce de chape tombant sur les athlètes qui les aura empêchés de prendre contact avec le monde extérieur et de s'échapper pour rester dans le mouvement natatoire.

Et puis de l'autre côté. Il y avait l'athlétisme. En athlétisme, cela correspond à ce que disait M. Cocharde tout à l'heure, il semblerait qu'il y avait plus de mou, plus de liberté.

Ch. NICOLAU : Disons qu'il y avait un calendrier et que le calendrier nous permettait de profiter des avantages artistiques et sociaux du milieu.

P. MAUCORPS : Ce sont donc les impératifs du calendrier qui étaient moins rigoureux et qu'il dépendait de vous, si vous en aviez le désir et la curiosité, de prendre contact avec la civilisation mexicaine.

Ch. NICOLAU : Exactement.

P. MAUCORPS : Et à votre avis, combien parmi vos camarades, je vous demande simplement une proportion, combien y en a-t-il qui vraiment ont profité de l'occasion ?

Ch. NICOLAU : Il y a l'escrime, le pentathlon, le hockey, le football, c'est-à-dire au moins 80 % environ.

P. MAUCORPS : Et qui ont profité du séjour pour prendre des contacts ?

Ch. NICOLAU : Certainement oui.

P. MAUCORPS : M. Clare a quelque chose à dire ?

M. CLARE : C'était une question de programme, pour les autres.

(Voix diverses dans le micro.)

P. MAUCORPS : Ma question était la suivante : même chez ceux qui étaient disponibles...

Ch. NICOLAU : Ah ! Il y en a certains qui n'ont pas trouvé le plaisir.

EDUCATION ET CULTURE

P. MAUCORPS : C'est cela, alors je vous pose la question. M. Nicolau, est-ce que vous estimez que la forme des études que vous avez eue avant de partir à Mexico, votre éducation, vous a prédisposé à être vraiment curieux ?

Ch. NICOLAU : Non, je ne pense pas. On nait curieux. La curiosité est une disposition innée, on est dans un pays étranger et je pense qu'il y a des individus, même s'ils ont une certaine culture, qui n'auront pas la curiosité d'aller visiter.

P. MAUCORPS : M. Rousseau a quelque chose à dire ? Car il semblerait d'après ce que nous venons d'entendre de M. Nicolau, c'est qu'on est curieux par nature ou que l'on ne l'est pas, en dehors de toute éducation. Voyez...

(Rires, brouhaha.)

M. ROUSSEAU : Voyez, on a l'air de dire que certains nageurs n'étaient pas sortis parce qu'ils n'en avaient pas envie. Mais en fait, il faut bien dire justement que pour nous c'est un peu spécial, que nous passons deux ou trois heures par jour dans l'eau et qu'en sortant de l'eau nous en avons assez, nous n'avons nulle envie ni d'aller nous promener, ni de visiter les musées, alors que faut-il faire ? Supprimer la natation ?

(Brouhaha, plusieurs voix en même temps.)

Moi je me demande ?

P. MAUCORPS : La natation vous fatigue et émousse votre curiosité, c'est bien cela ?

Alors je pose la question...

Voix de NICOLAU en dessous : mais elle n'émousse pas la curiosité, mais non, on va aux J.O. c'est pour les J.O., c'est pas pour voir les musées qu'on va aux J.O. c'est une histoire de fou cela.

SPORT ET CULTURE

M. CLARE : Je me permets de prendre la parole. C'est pas du tout une question de sport ou de natation ou d'entraînement. Je crois que le sport est de lui-même une culture.

(Applaudissements.)

On peut comparer sports et études, sport et vie normale. Nous savons tous que la vie normale est souvent aliénée et que dans le sport, des gens trouvent une certaine revanche, surtout ceux qui viennent de milieu populaire.

Nous savons également que dans les études cela n'apporte pas grand-chose. Vous le disiez également tout à l'heure, mon Père, en fin de compte cela ne donne pas une culture, l'enseignement français. Et les personnes qui se sont posé la question à un certain âge de rechercher la culture, sous quelque forme qu'elle soit, c'est-à-dire la musique, la littérature, la poésie et je parle même de l'apostolat se sont trouvées en conflit sur le problème des études.

Entre 16 et 18 ans, avant que je fasse du sport, uniquement pour des questions d'apostolat, j'ai loupé mes examens. Tout l'enseignement français est organisé de telle sorte qu'on doit sacrifier la culture, c'est mon avis.

Je crois qu'on fait trop souvent le procès du sport, alors que c'est celui de l'enseignement qu'il faudrait faire.

(Applaudissements.)

Car en fin de compte le problème de la situation c'est un problème très dur. Dans le contexte des J.O., dans le contexte d'une compétition mondiale, c'est quelque chose de dur et on accepte cette tension.

Il est évident que pendant les trois semaines on ne peut pas lire Racine, on ne peut pas lire Claudel, on lit des romans policiers. Je l'ai expérimenté. C'est après qu'on lit Racine et Claudel et on les comprend beaucoup mieux grâce au sport qu'on a fait. C'est du moins mon expérience personnelle.

Ensuite ce que je voulais dire, c'est qu'il y a une question d'éducateurs. Or en France, et ce n'est pas spécifique au sport, je vous connais suffisamment pour pouvoir le dire, vous savez très bien dans les lycées, dans les universités, il n'y a pratiquement pas d'éducateurs, il y a des enseignants. Et puis, c'est tout le problème sportif.

(Applaudissements.)

Et puis le problème de Bénédictine qui d'un côté me rassure d'ailleurs. Toute son argumentation est très sympathique parce qu'elle se fait en deux temps. Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, moi je l'ai remarqué.

D'abord elle dit : j'abandonne la natation parce que je dois suivre mes études, c'est très raisonnable. Et dans un deuxième temps elle nous dit : j'ai eu beaucoup de déceptions parce que la natation ne m'a pas apporté ce que j'espérais.

Donc, enfin de compte, ce n'est pas tellement un choix entre deux choses. Si la natation lui avait apporté une certaine forme de culture, si elle avait eu le sentiment en natation de faire certaines découvertes de paysages, d'amitié, peut-être que le choix se serait posé sous un biais tout à fait différent.

C'est le cas en particulier de jeunes skieuses que je connais bien comme Florence Steurer qui réussit à hier les deux et d'Annie Famose également. Elles se sont dit : au fond le ski nous apporte beaucoup parce qu'on découvre des paysages, qu'on y trouve une certaine forme d'amitié, parce qu'en fin de compte, m'a dit Annie Famose, j'en apprend beaucoup plus en trois ans d'équipe de France que je n'en aurais appris à l'Université pendant dix ans, sur le plan humain.

(Brouhaha, et murmures et voix du Pr. Plus tout au long du texte suivant.)

Je regrette, ce sont ses propres paroles.

Sur le plan humain, sur le plan instruction, on voit du monde, on rencontre une communauté qui les caractérise à fond, c'est un problème de vie. Enfin pour moi le sport est une culture qui vaut les autres.

A certaines personnes, cela n'aurait rien apporté de faire des études poussées, elles ont un enrichissement par la pratique du sport. Mais, je suis très sensible à ce fait que c'est souvent une question d'origine. Les gens qui viennent d'une origine modeste, qui viennent d'un milieu rural, comme dans le ski souvent, ils arrivent et c'est une démonstration qui est plus qu'évidente puisqu'elle est prouvée scientifiquement.

Il y a un groupe de médecins et de psychiatres en particulier qui a suivi la question depuis 15 ans et qui se disent « nous sommes étonnés parce que maintenant, malgré l'intensité d'entraînement ou au contraire grâce à l'intensité d'entraînement on constate que les jeunes gens qui viennent suivre nos stages ont des tests de personnalité dix fois supérieurs à ceux qu'ils avaient il y a quinze ans, à ceux qu'avaient leurs camarades ».

Donc le sport enrichit la personnalité, développe la personnalité, crée une qualité de caractère que la société française n'exploite pas du tout ni dans son enseignement, ni dans sa société de travail. Quand ELIOTT a battu les records du monde, la société qui l'employait en Australie lui a payé une bourse d'études à Cambridge. Les gens se sont dit, mais pourquoi ? Ils ont dit : parce que d'abord il a passé les tests psychotechniques et réalisé ce qu'il faut sur le stade. Cela prouve qu'il a les qualités de caractère, qu'il est fait pour être un de nos cadres dans dix ans. Donc on lui paye sa bourse.

(Applaudissements.)

(A suivre)

LE CHAMPION EST-IL UTILE ?

(Suite de la page 12)

P. MAUCORPS : Les applaudissements qui ont marqué votre déclaration montrent que le public lui apprécie votre courage à prendre des risques et des risques pratiquement de métier, de profession. Estimez-vous que c'est l'habitude dans toutes les fédérations et toutes les sociétés de la part des entraîneurs ?

J. MAIGROT : Comment ? Je n'ai pas bien compris.

P. MAUCORPS : Est-ce que vous croyez qu'il y a beaucoup de personnes qui comme vous prennent ces risques et qui au besoin ne produiront pas, ne fourniront pas à leur fédération ou à leurs dirigeants beaucoup de succès parce qu'ils préfèrent s'intéresser à l'homme ?

J. MAIGROT : Il y a certainement des gens qui ne sont pas capables dans les fédérations d'admettre qu'ils ne réussissent pas toujours. Il faut se dire aussi que chaque athlète pose un cas particulier.

P. MAUCORPS : Voilà !

J. MAIGROT : Vous parlez tout à l'heure d'éducation, eh bien je vais vous situer un cas pour vous édifier, parce que je le dis encore, autant d'athlètes, autant de cas particuliers.

C'est la première année que je suis allé à Athènes, en Grèce. Et en Grèce, il y a forcément des richesses, vous le savez aussi bien que moi. On a donc décidé, après la réunion de rester trois jours. Ces trois jours, c'était en somme une visite culturelle, on voulait enrichir les jeunes gens, leur montrer tout ce qui restait de la Grèce antique.

La première journée on a fait un voyage au Pirée, la seconde journée on est allé voir les ruines à l'intérieur de la ville et le soir de cette deuxième journée on pose la question : « alors demain on va à l'Acropole ? ».

Il y en a un qui dit : « Encore des parpaings ».

(Broschka et rires).

C'est vous dire que tout cela voyez-vous, la conduite à tenir, elle est en fonction de l'éducation, de la formation, hein, du désir de connaître des athlètes et on ne peut pas, on ne peut pas généraliser, ce n'est pas possible. Et j'ai l'impression ici que la salle, pas la salle mais une partie de la salle est un peu hostile au champion.

La salle : Non, non.

J. MAIGROT : A la conception actuelle du champion.

P. MAUCORPS : Non, non, M. MAIGROT, si vous permettez, non je ne crois pas

il est d'un milieu social ordinaire, il est ouvrier chez Renault ou bien il est médecin, il est ingénieur et on n'y fera absolument rien. Ce que l'on peut faire, c'est élever son degré de culture si possible. Alors c'est le rôle des dirigeants, c'est le rôle de l'entraîneur et c'est le rôle de l'athlète des hauts dirigeants qui doivent s'en soucier. Je n'admets pas par exemple que Fenouil soit inquiet au point de vue de sa situation.

(Applaudissements).

P. MAUCORPS : Ce sont des cas particuliers, tout cela est bien vrai. Maintenant, je voudrais poser une question à un des athlètes, je prends M. FENOUIL par exemple puisque vous avez été mis sur la sellette tout de suite.

Avez-vous senti que l'on

DES BENEFICES DE LA COMMUNAUTE

P. MAUCORPS : M. CLARE tout à l'heure a parlé des gains personnels que vous pouvez retirer dans une communauté sportive dans laquelle vous vivez. Avez-vous eu l'impression de vivre dans une communauté et d'en retirer en effet un accroissement de vos relations, de votre aptitude à prendre contact avec les autres ?

Ch. NICOLAU : Oui, je l'ai dit d'ailleurs tout à l'heure.

P. MAUCORPS : Vous l'avez dit, et cela c'est un bénéfice positif.

Ch. NICOLAU : Indéniable, oui. Seulement on n'utilise pas ces qualités et ces gains, tout ce qu'on

qui m'a été faite par le champion noir LEE EVANS, qui résout à la fois le problème dont nous parlions tout à l'heure sur le plan promotion et qui résout le problème raciste également dans un sens plutôt positif. Comme des gens lui demandaient, des journalistes toujours trop curieux disaient : à quoi attribuez-vous la supériorité noire. Il a dit simplement : parce que nous aux E.U. on a des bourses d'études qui nous permettent d'aller à l'Université, sans cela on ne pourrait pas. C'est donc un propos anti-raciste par excellence.

croyez-moi que les journalistes en prennent aussi pas mal dans ce domaine-là.

(Applaudissements).

P. MAUCORPS : Est-ce que vous avez quelque chose à dire sur les propos de M. CLARE ?

IL Y A JOURNALISTE ET JOURNALISTE

Ch. NICOLAU : Non. Seulement il y a un compromis, là, pour les journalistes, et il y a des journalistes que les sportifs aiment beaucoup parce que justement ils ne s'engagent pas dans les problèmes de la vie privée jusqu'au moindre détail. Il en est par contre qui ne s'intéressent vraiment qu'à cela.

Et il a expliqué lui-même que c'est simplement pour des problèmes de situation, car on fait de bons articles, des articles qui intéressent le public. Et cela provient souvent aussi du public. Le public est intéressé par tout ce qui est accidentel, extraordinaire, par tout ce qui éclipse aux yeux et par là-même à la vie privée et c'est pour cela qu'il y a un côté de la presse qui détruit souvent le sportif parce qu'il en font des vedettes. C'est le problème de certains.

M. CLARE : Le problème de la presse est très grave, c'est un débat beaucoup plus vaste que le sport. Enfin, je crois qu'en général la presse sportive est toujours restée dans des limites raisonnables, bien que ce soit difficile, bien que ce soit le problème d'éducation en général que nous soulevions tout à l'heure.

Quand un directeur vous dit, vous faites tel article, vous avez dix fois plus de lecteurs, ce qui reste à prouver d'ailleurs parce que le seul journal qui ait monté en France, c'est le journal le plus sérieux. Enfin, essayez de dire cela à votre directeur et il ne sera pas toujours d'accord.

Une voix : Formez vos lecteurs.

(Rires).

P. MAUCORPS : Bon, j'en conclus que la presse a un rôle à jouer et que les athlètes le désirent. Il y aurait en effet une humanisation de la presse, est-ce que vous accepteriez cette formule, M. CLARE ?

M. CLARE : Oui, bien que le mot humanisme soit quelque peu dévalué, c'est pas la seule chose qui soit dévaluée depuis quelques mois d'ailleurs, mais enfin je l'accepte.

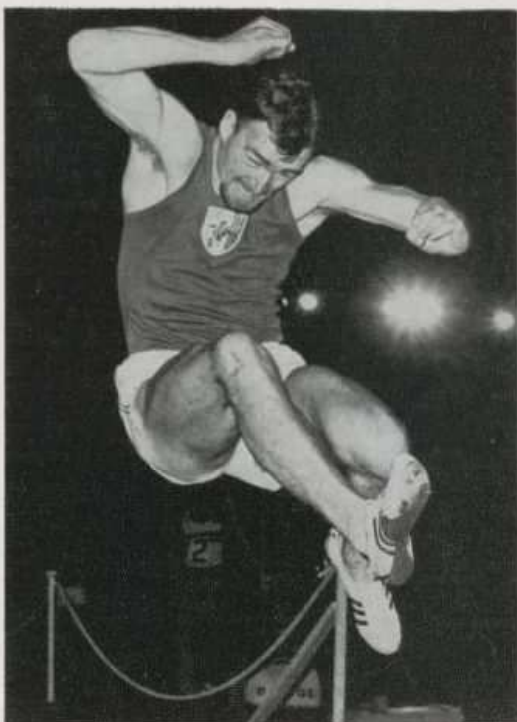
(Rires).

P. MAUCORPS : CLARE a accepté de dévaluer. Et je suis sûr que lorsque nous sentirons également dans ses articles cette vibration humaine, cela sera extrêmement précieux non seulement pour l'athlète qui se lit, qui se sent compris, qui devine ses difficultés, qui devine pourquoi il a pu échouer, pourquoi il a pu réussir, mais également pour le public, parce que le sensationnel cède la place au respect de l'homme.

M. CLARE : Je voudrais ajouter une petite chose. Quelquefois nous sommes excusés, même souvent, mais je crois que cela vient de ce que nous avons le sentiment d'avoir une cause à défendre, donc nous avons un peu le tempérament du polémiste, porté vers des faits parce que nous savons très bien qu'en France le sport est tourné en dérision, que le champion est souvent considéré comme un bon petit caennais, que celui qui a fait des compétitions le dimanche sera obligatoirement interrogé le lundi matin pour que le professeur puisse ricaner, dire : Ah, mon Dieu, vous auriez mieux fait d'apprendre vos leçons hier au lieu d'aller courir ! Nous savons que nous avons une cause à défendre et c'est cela qui, quelquefois, nous rend excessifs. Je crois que cela aussi est inhérent à la profession.

(Applaudissements).

(suite page 5).



Symbole toujours, pionnier parfois, le champion est indispensable... mais souvent trop seul.

s'est adressé à vous personnellement de la part de vos dirigeants, qu'il y avait dans leur regard qu'ils portaient sur vous autre chose qu'une appréciation de vos muscles ?

G. FENOUIL : Oui, je pense que j'ai un entraîneur personnel qui m'entraîne individuellement qui n'est pas M. MAIGROT, et je pense qu'il a les mêmes conceptions que M. MAIGROT justement.

P. MAUCORPS : Je vous remercie beaucoup ; M. NICOLAU ?

Ch. NICOLAU : Je crois que l'on ne doit pas faire la critique des entraîneurs, les entraîneurs sont tous en général des gens très humains, et très près de nous.

P. MAUCORPS : Ce n'est pas une critique, c'est une enquête.

Ch. NICOLAU : Oui, (avec un sourire) on doit plutôt faire la critique des dirigeants. En fin de compte on est laissé à nous-mêmes. Au départ pour parvenir à être un champion, c'est par nous-mêmes qu'on y arrive, et grâce à cet entraîneur. Personne d'autre nous a aidés pour y arriver. Et ensuite, quand on est arrivé, le champion n'est pas arrivé par ses propres moyens, à trouver une situation dans l'existence, à intégrer dans la société, il est laissé à l'abandon.

à pu en retirer. Par exemple, en Angleterre, aux E.U., dans beaucoup de pays, l'individu qui a prouvé sur le stade qu'il avait une certaine valeur peut être intégré dans l'importance quelle que soit la société, s'il a prouvé qu'il était capable de faire quelque chose. Donc.

P. MAUCORPS : Oui, j'ai vécu aux E.U., ne... soyez pas trop optimiste, n'est-ce pas ?

Ch. NICOLAU : En général c'est cela.

P. MAUCORPS : Mais en effet il y a une possibilité de promotion sociale peut-être plus nette et une place dans la société et encore là, les dernières enquêtes faites dans le grand magazine américain « Illustrated Sport » montrent qu'il y aurait beaucoup de choses à dire.

M. CLARE : Je voudrais préciser : c'est que les Américains qui sont doués sur le plan sportif, obtiennent des bourses d'études et dans un pays où les études sont assez chères, c'est très appréciable. Cela dit, les gens après se spécialisent d'où une faiblesse générale sur le plan sportif, à partir de 18-20 ans. A part les champions qui sont doués et qui ont des bourses d'études, les autres après ne font presque plus de sport.

Ceci est d'un autre intérêt et là je voudrais donner une réponse

LA PRESSE EST-ELLE HUMAINE ?

P. MAUCORPS : Il y aurait une autre question que le rôle de la presse. Pour un athlète qui vit encore une fois cette expérience olympique et qui est sujet malgré tout à des hausses de régime, des hausses de moral et qui est impressionné par tout cet appareil gigantesque et quelquefois écrasant, est-ce qu'il peut trouver dans la presse un secours ? Est-ce que la presse est suffisamment humaine ? Est-ce qu'elle tient compte de l'individu ?

(Rires).

Ch. NICOLAU : Je crois qu'il faudrait demander à...

P. MAUCORPS : Non, les jeunes d'abord. Après, ils vont être impressionnés par M. CLARE.

Ch. NICOLAU : Quand un journaliste écrit un article, quelle est son idée principale ? Est-ce que c'est de faire un article pour le public, c'est-à-dire un article pour le public qui est souvent amateur d'extraordinaire, même de vie privée je dirai ? Ou est-ce que c'est faire un article qui va tenir compte de la psychologie du sportif ? Je pose la question.

(Rires).

P. MAUCORPS : Vous voyez, la question posée est assez délicate. Le Journalisme est une profession. Donc, quand il écrit un article, l'écrit-il uniquement pour le public ? Evidemment, il écrit pour le public me dit M. LOYS VAN LEE ; ou a-t-il aussi un certain souci d'éclairer le sportif lui-même, de le comprendre, de lui suggérer même peut-être certaines formes soit techniques, soit même d'attitudes. C'est bien cela que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

Ch. NICOLAU : Oui, c'est cela.

P. MAUCORPS : M. CLARE ?

M. CLARE : Je crois que nous en avons parlé un peu avant la réunion et que le problème de la presse en général pourrait faire l'objet d'un débat particulier.

Dans les cinq minutes qui nous restent, c'est quand même trop court pour répondre en règle générale. S'il y a beaucoup d'athlètes, chaque athlète est un cas particulier. Pour le journaliste c'est un peu pareil.

Les journaux ce sont des mondes stratifiés. Il y a les directeurs, il y a les publicistes, il y a les rédacteurs. Mais dans la presse sportive, je crois que la règle générale, enfin celle du moins qui vient des milieux sportifs, c'est celle de les respecter, et celle même de la compréhension.

Moi, c'est comme cela que je conçois mon métier, comme une aide, pas du tout comme une recherche de sensation. Et là comme les entraîneurs prennent certains risques, des risques comme parlait MAIGROT tout à l'heure.

Il faut promouvoir l'homme

(Suite de la page 7)

EN CONCLUSION

P. MAUCORPS : Je crois qu'il faut conclure.

Une voix : L'avis du médecin.

P. MAUCORPS : Je dois toutes mes excuses au docteur.
(Rires).

Dr PLAS : Je ne vois pas pourquoi j'aurais à prendre parti dans cette discussion. Je veux simplement dire combien je suis heureux d'avoir entendu nos jeunes champions de retour de Mexico. Mais je tiens cependant à les consoler. Car je crois que leur cas n'est pas unique.

Et, mon Père, vous avez mené un peu cette discussion avec une sorte d'esprit d'inquisition et je ne sais pas...

(Applaudissement, brachaha).

En tout cas, ce n'est pas le sport que j'accuserai, c'est la trop grande spécialisation, et je crois que je trouve la même chose, même dans les sciences intellectuelles.

Et quant aux petits sentiments de déception, aux désillusions que l'on a quand on revient, eh bien c'est celui que j'éprouve souvent quand je reviens des congrès et quand vous revenez du concile peut-être ?

(Rires et applaudissements).

Je crois que le sport, même le sport olympique est quand même utile. Il est utile comme les drapeaux. En soi le drapeau ne sert à rien, eh bien l'athlète c'est un drapeau non seulement national, mais c'est un drapeau individuel. Et chaque fois que vous donnez l'exemple de cet effort considérable, de ces sacrifices que vous avez faits pendant des années pour arriver à participer simplement, je ne dis pas toujours à gagner, mais à participer, eh bien cela c'est un exemple que je voudrais voir monter en épingle pour tous les jeunes que je fréquente et que je touche.

Je voudrais que tous nos étudiants soient capables de sacrifier quelques heures par semaine, non pas pour se lancer à l'assaut des hauts sommets, mais pour faire un effort sur eux-mêmes et pour remporter des victoires hebdomadaires.

Et notre jeune nageuse a eu raison d'abandonner la natation

parce que maintenant pour elle c'est l'heure du choix et que hélas le sport n'enrichit pas son homme. La médecine du sport non plus. Et c'est pour cela que dans mon domaine, souvent quand des jeunes sont venus me demander de se spécialiser dans cette voie, je leur ai dit non. Elle n'est pas encore organisée, faites-en en amateurs, instruisez-vous apprenez tout ce qu'elle peut vous apporter, tout ce que l'étude de nos champions peut apporter à la médecine en général, mais n'essayez pas d'en faire un métier.

Et c'est le même problème qui se pose pour vous sportifs, vous devez faire du sport, vous pouvez en faire, mais vous ne devez pas compter sur le sport pour assurer votre nourriture humaine.

(Applaudissements).

P. MAUCORPS : Voulez-vous me permettre de conclure ? Le docteur PLAS m'a accusé d'inquisition, c'est un terme ecclésiastique que je refuse.

(Rires).

J'ai voulu mener une enquête honnête, j'ai donc posé des questions et, Dieu merci, le scénario n'était pas monté à l'avance. Ce sont donc des réponses nettes qui vous ont été données.

Deuxièmement, le Dr PLAS a cru sentir chez moi une agressivité à l'égard du sport. Je tiens à vous rassurer. C'est parce que j'aime le sport que je voudrais le maintenir au niveau de la culture, et c'est pourquoi j'estime que le sujet qui a été choisi par la Fédé est un sujet central : L'HOMME, L'HOMME qui a droit de se développer dans toutes ses dimensions, L'HOMME que nous avons le devoir de développer dans toutes ses dimensions. Nous nous sommes aperçus que la responsabilité de tous était engagée, celle de l'athlète, des dirigeants et des entraîneurs. Ce n'est que par l'accord conjoint de tous que nous pourrions réussir.

Mais il faut prendre des risques, et là je reprends ce qu'a dit M. MAIGROT :

« Il faut quelquefois renoncer à briller pour promouvoir L'HOMME » et c'est là-dessus que je me permets de finir.

"LE DEVENIR DU CHAMPION"

Nous terminons aujourd'hui la publication de la Table Ronde qui réunit, lors du Congrès Fédéral, des champions, des entraîneurs, des médecins et des journalistes à propos du sport, des champions et de leur avenir. Le débat fut passionnant et sincère, sur un sujet que l'on aurait quelque peu tendance à négliger d'habitude. C'est pour lui conserver cet aspect de vérité que nous avons gardé le style « parlé » de cette discussion. Mais laissons maintenant la parole aux protagonistes.

P. MAUCORPS : Je remercie **M. CLARE** : vous avez remarqué le cheminement que nous avons fait avec **M. CLARE**. Il a rassemblé avec beaucoup d'esprit les constatations faites par les différents athlètes et les différents participants, et il a donc prononcé ce mot : « le sport est une culture ». Naturellement, ce serait l'objet de tout un exposé. J'en suis assez convaincu, mais je crois que la question ne peut pas se résoudre du premier coup. Enfin c'est une piste intéressante, je remercie **M. CLARE** de l'avoir ouverte.

A PROPOS DES ENTRAINEURS

M. CLARE : Je vais ajouter une précision concernant le reproche qui a été fait aux entraîneurs. **M. COLARD** a pris leur défense, mais je voudrais ajouter une autre chose.

Cette responsabilité dont on accable les athlètes, cela tient à des formes sociales que personnellement je n'approuve pas tellement dans l'état actuel de la société. On accable de responsabilités les athlètes, mais on accable encore plus les entraîneurs. Or, les entraîneurs sont toujours sur le grill, enfin ils sont dans une situation aussi incertaine que les athlètes en définitive. S'ils ne réussissent pas, on les met à la porte purement et simplement, donc ils sont toujours avec cette tension et ils ont des difficultés telles que pratiquement ils ne peuvent pas sortir de leurs problèmes techniques. Cela c'est un des problèmes du sport français, c'est le problème d'éducation, c'est le problème général de la France.

P. MAUCORPS : **M. CLARE** vient de me fournir une parfaite transition pour la question que j'allais poser à **M. MAIGROT** qui, depuis très longtemps s'occupe des questions d'athlétisme.

Voyons ? La question est très indisciplinée, estimez-vous que vous êtes vraiment libre de vous intéresser à tout l'être humain de l'athlète ?

J. MAIGROT : Oui, c'est un devoir. D'ailleurs...

P. MAUCORPS : Est-ce que les impératifs du succès à obtenir ne vous portent pas à négliger certains aspects de cet être humain que vous avez à former ?

J. MAIGROT : Je pense que pour l'entraîneur qui est honnête, se pose un cas de conscience. Lorsqu'il a un sujet qui est brillant, je parle brillant physiquement, eh bien il se pose la question : est-ce que je dois le conduire assez loin ? Ou est-ce que je dois sacrifier ses études ? Que dois-je lui conseiller ? Eh bien, j'ai donné toujours la priorité aux études.

J'interroge à chaque fois le débutant pour savoir ce qu'il fait, ce qu'il est et si je peux autant que possible connaître la situation des parents, mais j'ai soin de donner la priorité aux études, au travail. C'est indispensable.

P. MAUCORPS : Estimez-vous que la connaissance personnelle, psychologique de l'athlète est indispensable, même techniquement pour amener l'athlète à un certain niveau ?

J. MAIGROT : C'est une nécessité. On ne peut rien faire sans l'étudier psychologiquement. Généralement l'entraîneur n'est pas un diplômé en psychologie, mais il a un moyen d'inspection naturelle à force de discuter avec eux, avec des élèves. Il finit par les connaître d'une façon parfaite, et je dirai même aussi bien qu'un psychologue diplômé.

Il m'arrive quelquefois de rencontrer de l'hostilité, je l'avoue franchement, de rencontrer aussi des gens qui persistent et qui veulent absolument rester dans le sport, qui vont tout négliger, qui ne voient que cela. Et c'est quelquefois difficile de les persuader, mais enfin on y arrive, avec des difficultés, mais on y arrive, au besoin on convoque les parents.

LA LIBERTÉ DE L'EDUCATEUR

M. MAUCORPS : Par conséquent vous voyez votre rôle comme...

J. MAIGROT : un rôle d'éducateur.

P. MAUCORPS : Comme un rôle de technicien, de psychologue et de conseiller.

J. MAIGROT : C'est cela exactement. C'est comme cela que je le conçois, pas autrement.

P. MAUCORPS : Et vous me dites que vous avez été vraiment libre.

J. MAIGROT : Toujours.

P. MAUCORPS : D'assumer ces trois fonctions.

J. MAIGROT : Toujours.

P. MAUCORPS : C'est magnifique.

J. MAIGROT : Jamais, personne n'a pu exercer une contrainte sur moi. Non, jamais. Je suis libre de les exercer, et c'est ma manière de faire.

P. MAUCORPS : Et les autorités qui attendaient de vous un succès, cela n'a pas...

J. MAIGROT : Hé... je ne dis pas qu'on ne m'a pas reproché quelquefois de ne pas avoir été assez loin. C'est impossible. Mais j'ai ma conscience nette. Alors peu m'importaient les raisonnements des autres.

(Applaudissements).

P. MAUCORPS : Donc, vous avez pris vos risques.

J. MAIGROT : J'ai quelquefois, (pas moi, je n'ai pas cru dévier)... mais un athlète qui a d'ailleurs appartenu à la fédération m'a un peu reproché tout de même de n'avoir pas été assez loin avec lui. Et puis, finalement, il s'est rendu compte parce qu'il a maintenant une grosse situation, qu'il avait bien fait. En effet, s'il avait continué, persévéré en sport, il n'aurait peut-être pas réussi dans la vie comme cela. Voyez-vous, c'est un des rares, mais un sujet de valeur.

(Suite page 7)